



NOM DE DIEU

Ce n'est plus une simple couche de poussière qui recouvre les quelques meubles qu'il a accumulés dans sa vie. Une de ces fines pellicules de particules que l'on peut éparpiller d'un léger souffle. Non. La poussière s'est tellement tassée, durcie sous son propre poids qu'elle forme des croûtes, de véritables strates géologiques, où on pourrait, en y prélevant des échantillons, retrouver l'infime trace de mondes disparus, des empreintes de vies englouties. Quelques miettes fossilisées du passé attendant, figées, le coup de balai rageur qui viendra les disperser. En y regardant de plus près, on pourrait même y découvrir un mineur de fond égaré, parti à la recherche de la veine miraculeuse et qui se serait échoué là, chez Marcel, sans avoir trouvé la moindre trace de matière précieuse dans ces différentes couches qu'il explore consciencieusement.

Marcel s'en fout totalement de tout ça. Cela fait tellement longtemps qu'il se sent mort que la poussière environnante lui rappelle seulement

qu'il va bientôt lui ressembler. Alors pour ne pas partir en miettes tout de suite, il boit. Il boit beaucoup. Ainsi humidifié, imbibé, il demeure indivisible, compact, et évite l'effritement de ce conglomérat instable et anachronique qu'est devenu son corps.

A force de picoler, une montagne de canettes de bières s'est accumulée de l'autre côté de la pièce, en face de lui. Elle est devenue tellement imposante, monstrueuse, qu'elle obstrue maintenant le passage étroit entre sa vieille table en formica rouge, avec tiroir incorporé pour les couverts, et l'armoire normande qui touche le plafond de sa mansarde et où sa grand-mère cachait autrefois les pots de confiture, hors de portée de sa gourmandise. La montagne de canettes vert bouteille, sous la pâle lueur de la lampe de chevet allumée nuit et jour, se donne parfois des airs d'île volcanique perdue dans le pacifique, recouverte de forêts luxuriantes, et habitée, d'après Marcel, par une tribu d'indigènes en train de couper des noix de coco, de cueillir des bananes, de chasser les animaux sauvages... ou les mineurs si, avec le temps, la poussière est venue s'accumuler sur le verre translucide des bouteilles.

Pourtant, sa vie n'a pas été des plus malheureuses, au Marcel. Elle est même un modèle du genre je-m'en-suis-sorti-par-moi-même. Sorti

la tête du sac. Sorti la tête de l'eau. Il a commencé très tôt à travailler, sans avoir rien retenu d'autre à l'école que cette envie d'apprendre qui ne le quittera plus. Ouvrier, puis ouvrier spécialisé et chef d'équipe : la vie suivait son train entre l'usine, ses copains de travail, les bals populaires qui se terminaient rarement sans une bagarre générale, les amourettes de passage, les grèves et les occupations des locaux. Au fil des années, il était devenu une sorte de personnalité dans l'usine : les patrons le considéraient comme faisant partie des meubles et en avaient un peu peur ; les ouvriers le respectaient pour son implication syndicale et son talent à organiser les fêtes de fin de conflit. Faut dire qu'il avait bricolé une sono pendant son temps libre et qu'il jouait un peu d'accordéon. En vérité, tout le monde préférerait quand il passait des disques, mais personne n'aurait pu l'empêcher d'égrener quelques notes de son instrument en fin de soirée. Pour fêter sa retraite, les pontes de l'entreprise avaient même daigné descendre bravement les trois étages qui séparent les bureaux high-tech climatisés de l'administration et la crasse étouffante de l'atelier. Chacun y avait été de son petit discours sur les mérites de -comment s'appelle-t-il déjà ?- Marcel, et de sa vie de dur labeur au profit, pardon, au service de l'entreprise. Tous les